



Chapitre I

C'était en 1691. Loïs Barclay se tenait debout, les pieds solidement plaqués sur une petite estacade en bois. Huit semaines auparavant, elle avait tenté d'en faire autant sur le pont du navire qui, roulant bord à bord, l'avait conduite de la Vieille Angleterre à la Nouvelle. Il lui paraissait aujourd'hui aussi étrange d'avoir les pieds solidement fixés sur la terre ferme qu'il y avait peu de temps encore de se sentir bercée jour et nuit par les flots. C'était à vrai dire également singulier de contempler la terre avec ses forêts qui cernaient l'horizon, toutes proches des maisons en bois de la ville de Boston. Les arbres par leurs multiples teintes de vert comme par leur silhouette, différaient du tout au tout avec ce que Loïs Barclay avait bien connu dans son vieux Warwickshire natal. Le cœur lui manquait un peu de se trouver toute seule pendant qu'elle attendait le capitaine de ce bon navire qu'était *La Rédemption*. Type du vieux marin rugueux, il était le seul ami qu'elle eût sur ce continent inconnu. Pourtant le capitaine Holderness était occupé ailleurs, elle le voyait bien, et il se passerait quelque temps encore avant qu'il ne revînt. Loïs s'assit alors sur une caisse qui traînait par là; elle s'enveloppa étroitement de sa pèlerine de drap gris; elle s'abrita sous le capuchon





ELIZABETH GASKELL

enfoncé aussi bas que possible pour s'abriter du vent pénétrant. Celui-ci s'amusait, aurait-on cru, à poursuivre à terre ceux qu'il n'avait cessé de tyranniser sur mer. Loïs restait seule, assise, patiente ; elle était lasse, frissonnait, car la température demeurait rude pour un mois de mai. *La Rédemption* avec sa cargaison de marchandises indispensables à la vie des colons puritains de la Nouvelle-Angleterre était le premier bateau à affronter ces parages, cette année-là.

Comment Loïs aurait-elle pu s'empêcher de penser au passé et de songer à l'avenir tandis qu'assise sur une jetée de Boston, elle profitait d'un moment de répit ? Sur la brume légère qui recouvrait la mer, elle jetait un regard douloureux, les yeux de temps à autre remplis de larmes involontaires : elle voyait se dessiner la petite église du village de Barford à peine à trois milles de Warwick, comme elle l'est encore aujourd'hui. Là, son père avait toujours prêché depuis 1661. C'était bien avant sa naissance à elle. Lui et sa femme reposaient aujourd'hui dans le cimetière de Barford. La vieille église basse et grise, elle pouvait difficilement l'évoquer sans apercevoir également le vieux presbytère, cottage tapissé de roses d'Autriche et de jasmin jaune. C'était là qu'elle était née, enfant unique de parents qui n'étaient plus de prime jeunesse. Elle voyait le chemin, il avait à peine cent mètres, qui menait du presbytère à la porte de la sacristie, chemin que son père empruntait tous les jours car la sacristie lui servait de bureau, sanctuaire où il parcourait les gros tomes de la Bible et comparait ses préceptes avec ceux des autorités anglicanes d'alors – à l'époque des derniers Stuart. La cure de Barford dépassait à peine en



LA SORCIÈRE DE SALEM

prestance les chaumières d'alentour. Elle comportait trois pièces au rez-de-chaussée: la salle de séjour, la cuisine et l'office; en haut la chambre de M. et Mme Barclay, celle de Loïs et celle de la domestique. Si un invité survenait, Loïs lui laissait sa chambre et partageait le lit de Clémence, la servante. Mais ces temps-là étaient révolus. Jamais Loïs ne reverrait sur terre père ou mère. Ils dormaient, calmes et silencieux, ensevelis dans le cimetière de Barford, sans s'inquiéter du sort de leur enfant, désormais orpheline, ni des soins ni de l'affection qu'elle méritait. Clémence reposait là également, enterrée sous un lit de gazon et sous les branches d'églantine plantées par Loïs au-dessus de ces trois tombes qui lui étaient si chères.

Pourtant il y avait quelqu'un qui eût été trop heureux de la garder auprès de lui; il avait dans son cœur prêté à Dieu le serment indéfectible d'aller tôt ou tard la chercher si elle était encore de ce monde. C'était un riche héritier, fils unique du meunier Lucy dont le moulin s'élevait sur les bords de l'Avon dans les vertes prairies de Barford, mais le meunier visait plus haut pour son fils qu'un mariage avec la fille sans le sou du pasteur Barclay, tant il est vrai qu'en ce temps-là les ecclésiastiques étaient peu considérés. Au seul soupçon d'attachement de Hugh Lucy pour Loïs Barclay, les parents du jeune homme estimèrent plus prudent de ne pas offrir à l'orpheline un foyer, et cependant nul autre paroissien n'était en mesure de le faire, même s'il en avait eu le désir.

Loïs ravala donc ses larmes jusqu'à ce qu'en vienne le temps et se conforma aux paroles de sa mère: « Loïs, ton père est mort, emporté par cette terrible fièvre.



ELIZABETH GASKELL

Et moi, je me meurs. Oui, c'est ainsi, même si depuis quelques heures j'ai moins mal, Dieu en soit loué ! Les hommes cruels du Commonwealth² t'ont laissée sans amis. L'unique frère de ton père a été tué à Edgehill. Moi aussi j'ai un frère. Tu ne m'en as jamais entendu parler car il est schismatique. Ton père et moi avons eu des mots avec lui ; il est parti pour ce nouveau pays au-delà des mers sans même nous dire adieu. Pourtant Ralph était un bon gars jusqu'à ce qu'il eût embrassé ces idées nouvelles outrancières. En souvenir des jours d'autrefois, il te prendra sous son toit, t'aimera comme son propre enfant en te faisant vivre au milieu des siens. Bon sang ne saurait mentir. Écris-lui dès que je ne serai plus car, Loïs, j'expire. Je bénis le Seigneur qui me permet de rejoindre mon époux aussi vite ».

Tel est l'égoïsme de l'amour conjugal ; elle pensait peu à la détresse de Loïs mais était toute à la joie d'être bientôt avec feu son mari.

« Écris à ton oncle Ralph Hickson, à Salem, Nouvelle-Angleterre, inscris cela, mon enfant, sur tes tablettes et dis-lui que moi, Henriette Barclay, je le charge au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré au ciel et sur terre, pour son salut comme pour celui de la vieille maison de Lester Bridge et pour celui du père et de la mère qui nous ont donné le jour, pour celui des six petits enfants nés entre lui et moi et aujourd'hui défunts, de te prendre sous son toit comme si tu étais sa chair et son sang, ce que tu es effectivement. Il a une femme et des enfants, mais personne ne peut craindre, ma Loïs, ma chérie, mon bébé, de te voir t'asseoir à son foyer. Ah Loïs !, si seulement

² Le régime instauré par Cromwell.



LA SORCIÈRE DE SALEM

tu pouvais mourir avec moi ! Penser à toi me rend la mort cruelle.» Loïs, la pauvre enfant, réconfortait sa mère plus qu'elle-même en promettant de se soumettre à la lettre aux désirs de la mourante, et en fondant des espérances sur les bontés de son oncle, auxquelles elle n'osait croire :

« Promets-moi – la respiration de la mourante devenait de plus en plus courte – de partir immédiatement. Nos biens te procureront de l'argent, la lettre que ton père a écrite au capitaine Holderness, son vieux camarade d'école... tu sais tout ce que je voudrais dire... ma Loïs, Dieu te bénisse ! »

Loïs promit solennellement, elle tint strictement parole, tâche d'autant plus facile qu'elle avait rencontré Hugh Lucy. Il avait exprimé dans un grand élan d'amour son attachement passionné, fait part de sa lutte de tous les instants contre son père, de son impuissance présente, de son espoir dans l'avenir et de sa ferme résolution. Ses propos étaient si entremêlés de menaces outrageantes, de véhémences incontrôlées que Loïs pensa qu'elle ne devait pas s'attarder à Bardford plus longtemps, de peur de causer une querelle désastreuse entre le père et le fils. En revanche, son absence pourrait améliorer la situation ; ainsi le riche et vieux meunier pourrait-il céder – et son cœur saigna en pensant à l'éventualité suivante –, l'amour de Hugh pourrait se refroidir et le cher camarade de jeux de son enfance apprendrait à oublier. Sinon – si l'on devait faire confiance à Hugh, ne serait-ce que sur un chapitre – Dieu lui permettrait peut-être de mettre à exécution le projet de venir la chercher avant que trop d'années ne se soient écoulées. Tout était



ELIZABETH GASKELL

dans la main de Dieu et cela valait mieux ainsi, pensa Loïs Barclay.

Elle fut tirée du cours de ses pensées par le capitaine Holdernesse. Il venait de donner les ordres et les indications nécessaires à son second et rejoignait maintenant sa passagère. Il loua sa tranquille patience et lui dit qu'il l'amenait chez la veuve Smith, une maison décente où lui et bien d'autres marins du meilleur rang avaient coutume de se loger durant leurs escales en Nouvelle-Angleterre.

La veuve Smith, dit-il, se réservait une pièce pour elle et ses filles où Loïs pourrait se tenir tandis qu'il irait à ses affaires; comme il le lui avait dit, elles le retiendraient dans Boston un jour ou deux avant qu'il ne l'accompagnât à Salem chez son oncle. Jusqu'à un certain point, tout ceci avait déjà été arrangé à bord mais le capitaine Holdernesse, à défaut de savoir ce qu'il pourrait bien dire d'autre, récapitulait ses propos en marchant avec Loïs. C'était sa façon de témoigner sa sympathie face à l'émotion que trahissaient les yeux gris de la jeune fille remplis de larmes au moment où, sur la jetée, elle avait entendu le son de sa voix. Le capitaine se dit en lui-même: « Pauvre fille, pauvre fille ! Voilà bien un étrange pays et d'étranges habitants; elle va, je le crois, s'y trouver bien désemparée. Je vais tâcher de lui redonner courage. » Il lui représenta les dures circonstances de la vie qu'elle allait mener jusqu'au moment où tous deux arrivèrent chez la veuve Smith. Peut-être Loïs se trouvait-elle plus réconfortée par ce genre de conversation et les idées neuves sur l'existence que par la tendre sympathie d'une femme:



LA SORCIÈRE DE SALEM

« Drôles de gens que ces Nouveaux-Anglais, dit le capitaine Holderness. On ne fait pas mieux qu'eux pour tomber à genoux et prier à chaque changement dans la vie. Faut-il qu'il n'y ait rien à faire dans un pays neuf, sans quoi ils prieraient comme moi avec un « hop-là » pour commencer et finir mes dévotions quand un filin vous scie la paume de la main. Le pilote du port, lui, voulait tous nous inviter à remercier Dieu pour avoir fait bon voyage et échappé miraculeusement aux pirates. Quant à moi, je n'adresse remerciements qu'après avoir touché le plancher des vaches et rangé à quai mon navire. Les colons français, paraît-il, appellent à la vengeance contre nos incursions au Canada. Ce qui fait jurer les gens d'ici comme des païens – tout bondieusards qu'ils soient –, c'est la perte de leur charte. Voilà les nouvelles que m'a contées le pilote, plus pressé de s'abîmer en prières que de jeter la sonde. Il n'y avait pas plus découragé que lui sur l'état du pays. Mais nous voilà arrivés chez la veuve Smith ! Allons, courage, montrez à ces cagots le sourire d'une jolie fille du Warwickshire ! »

Tout le monde se serait réjoui devant l'accueil de la veuve Smith. Avenante et maternelle, elle était habillée à la dernière mode de son milieu en vogue en Angleterre vingt ans auparavant. Son air affable démentait en quelque sorte sa robe brune car, si sobre qu'elle fût, les gens la voyaient brillante et de couleur gaie comme celle qui la portait.

Elle embrassa Lois sur les deux joues avant même de savoir qui était cette jeune fille étrangère, mais seulement parce qu'elle était étrangère et paraissait triste et déroutée ; puis elle l'embrassa de nouveau parce que



ELIZABETH GASKELL

le capitaine la recommandait à ses bons soins. Elle mena Loïs par la main dans la maison en bois fruste mais solide ; il y avait au-dessus de la porte une grande branche d'arbre, signe qu'on logeait à pied et à cheval. Toutefois la veuve Smith ne recevait pas n'importe qui. À l'égard de certains elle pouvait se montrer aussi glaciale et réservée qu'il le fallait, sourde à toutes les questions, sauf à une seule : où pouvait-on trouver ailleurs à se loger ? À cet égard elle avait une réponse toute prête en engageant l'indésirable à reprendre son chemin. En pareille matière, l'instinct guidait la veuve Smith : un coup d'œil à la physionomie de l'impétrant lui suffisait pour savoir si oui ou non elle le garderait comme pensionnaire sous le même toit que ses filles. Sa promptitude à en décider conférait à ses manières une sorte d'autorité : nul n'aimait à l'enfreindre, surtout si se trouvaient à portée de voix de robustes voisins susceptibles de lui prêter main forte au cas où, tout d'abord demeurée impassible, elle aurait ensuite haussé le ton et montré du geste à l'hôte éventuel qu'il avait fait chou blanc. La veuve Smith choisissait purement et simplement ses clients d'après leur apparence physique, jamais d'après leur appartenance sociale. Ceux qui avaient séjourné une seule fois chez elle y revenaient toujours car elle avait le talent de mettre tout son monde à l'aise et de rendre le gîte confortable à ceux qui se trouvaient sous son toit. Ses filles, Prudence et Esther, avaient en quelque sorte hérité des talents de leur mère, mais pas au même point de perfection. Elles hésitaient un peu pour juger un étranger d'après son apparence au lieu de savoir du premier coup d'œil si elles l'adoptaient ou



LA SORCIÈRE DE SALEM

non, car elles prêtaient attention à l'habillement, à sa qualité, à sa coupe, révélateurs de la condition sociale. Elles étaient aussi plus réservées, plus hésitantes que leur mère; elles ne possédaient pas sa prompte autorité, sa fermeté heureuse. Leur pain n'était pas si léger, leur crème ne prenait pas quand elle aurait dû tourner en beurre, leurs jambons n'étaient pas exactement semblables à ceux de la Vieille-Angleterre, comme ceux dont leur mère avait le secret. Pourtant elles étaient gentilles, ordonnées, attentionnées. Elles se levèrent et accueillirent Loïs avec une poignée de main amicale alors que leur mère avait un bras passé autour de la taille de l'étrangère et la conduisait dans la pièce privée qu'elle nommait son salon. L'aspect en semblait étrange aux yeux de la jeune fille anglaise. Les rondins dont la maison était construite apparaissaient çà et là à travers le plâtre décrépi bien que devant plâtre et rondins fussent suspendues des peaux de bêtes curieuses, offertes à la veuve par ses nombreux clients. De même, les marins de passage lui amenaient en guise de cadeaux des rangs de Wampums³, des œufs d'oiseaux de mer, en provenance de la mère patrie. La pièce ressemblait plus à un cabinet d'histoire naturelle de cette époque qu'à un salon. Il y régnait une odeur étrange mais point déplaisante, neutralisée par la fumée que dégageaient d'énormes bûches de pins qui charbonnaient dans l'âtre.

Dès que leur mère leur apprit la présence du capitaine Holderness dans la pièce voisine, les jeunes filles rangèrent rouet et aiguilles à tricoter puis commencèrent à préparer le repas. Quel repas au juste,

³ Nom indien d'une espèce de coquillages.



ELIZABETH GASKELL

se demanda Loïs, demeurée assise dans son coin, rêveuse. D'abord elles mirent de la pâte à lever pour confectionner des gâteaux, puis elles retirèrent d'une encoignure – cadeau reçu d'Angleterre – une énorme bouteille carrée d'un cordial appelé *Golden Wasser*⁴, puis un moulin à chocolat, une rareté en ces temps-là, ensuite un imposant fromage de Cheschire. Trois steaks de venaison furent découpés et accommodés pour être grillés. Du porc froid fut coupé en tranches arrosées de mélasse. Un grand pâté semblable à un *mince-pie*⁵ que les filles appelaient avec révérence un *punken-pie*⁶, du poisson frais ou salé, des huîtres cuites de façons diverses. Loïs se demandait quand on en finirait avec les apprêts pour recevoir des étrangers de la mère patrie. Enfin tout fut placé sur la table, les plats chauds fumants, mais ils se trouvèrent tièdes sinon froids avant que Elder Hawkins (un voisin de grande réputation et de grande classe que la veuve Smith avait invité pour savoir les nouvelles) en ait terminé de dire ses grâces auxquelles s'incorporaient celles pour le passé, sans compter les prières pour la vie future de tout un chacun, adaptées à leurs différents cas autant qu'il pût en deviner la nature. Ces grâces ne se seraient pas terminées si tôt, n'eût été l'impatient tambourinement dont le capitaine Holderness martelait la table avec le manche de son couteau tout au long des dernières oraisons du vieillard.



⁴ Mot à mot: eau dorée, c'est-à-dire de l'eau-de-vie de Dantzig dans laquelle nagent des paillettes d'or.

⁵ Sorte de hachis.

⁶ Tourte à manquer.